

sable; des monticules surmontés de petits écriteaux indiquent l'emplacement des pays et des villes; quant aux distances et aux détails de la configuration, l'élève doit se les imaginer d'après les indications du professeur. Dans d'autres écoles, où manquent cahiers et crayons, les travaux d'écriture et les devoirs se font sur des ardoises.

C'est la pitoyable pénurie de vêtements qui nous a le plus frappés au cours de ce voyage. L'hiver n'était pas encore arrivé, mais un froid humide nous traversait et, la nuit, il nous fallait trois ou quatre couvertures de laine. Les enfants, eux, étaient déguenillés. Les garçons notamment portaient des vêtements tellement rapiécés que nous avions peine à discerner le tissu primitif. Les fillettes étaient généralement vêtues de robes de cotonnade cousues de pièces; quelques-unes portaient des tricots usés, mais nous n'en avons vu aucune en manteau. Très peu d'enfants ont des bas; certains même vont nu-pieds. D'autres ont des bottines de caoutchouc ou doivent se contenter de ces galoches de caoutchouc à agrafes qui sont communes en Amérique du Nord et qui, même si elles protègent quelque peu contre les cailloux et l'humidité, restent inefficaces contre le froid lorsque l'écolier les porte sans bas ni chaussettes.

En dépit de ces conditions, qu'il est difficile à certains milieux canadiens de se représenter, la diligence et l'intelligence des enfants nous ont vivement frappés. Ces petits sont visiblement heureux à l'école et avides d'apprendre, grâce sans doute, dans une grande mesure, à leurs instituteurs. Bon nombre de ceux-ci sont célibataires; il arrive que des couples mariés se partagent les classes d'une même école. Tous ces instituteurs sont des jeunes gens solides et de bonne apparence, enthousiastes et optimistes malgré les difficultés auxquelles ils sont en butte. On ne peut qu'admirer cette jeunesse à l'esprit actif et aux riches personnalités, qui consent ainsi à vivre et à travailler dans des villages où toute vie semble cesser avec le coucher du soleil et où le couvre-feu suit de près le crépuscule.

On est surpris du nombre des enfants qui fréquentent l'école. De très petites localités en comptent près de cent. Le chiffre des absences est faible, généralement inférieur à 4 p. 100 des élèves inscrits. Des écoles maternelles sont partout annexées aux écoles publiques. Le taux élevé de la fréquentation scolaire mérite d'être signalé: en effet, au dire des inspecteurs, les autorités ne se soucient guère de faire respecter dans ces régions la loi de l'instruction obligatoire, sachant fort bien que les enfants forment un élément important de la main d'œuvre agricole et qu'il est difficile aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école quand ils ont eux-mêmes à peine de quoi subsister.

Notre visite provoqua une vive excitation tant chez les élèves que chez les instituteurs. Comme personne ne s'y attendait, notre arrivée eut l'effet d'une apparition. Mais la nouvelle s'en répandit vite et, dès lors, nous pouvions arriver durant les heures de classe ou après et tous les élèves se rassemblaient en un rien de temps. Alignés rapidement, ils venaient l'un après l'autre recevoir crayons et cahiers. L'attente faisait frémir d'impatience tout ce petit monde. Profondément ému, chaque enfant remerciait, esquissait un sourire, puis courait examiner ses cadeaux et les comparer à ceux des autres.

La distribution terminée, quelques fillettes qu'on avait vues gagner la colline après notre arrivée réapparaissaient, tout essouffées, avec un bouquet de fleurs fraîchement cueillies pour nous. Après une brève et, d'ordinaire, touchante allocution du principal, les enfants se groupaient pour chanter ou pour exécuter des danses du pays. Au départ, les mains s'agitaient en signe d'adieu et l'on criait en chœur: « Vive le Canada ».